

le sommet de laquelle tout, à l'horizon comme au firmament, jette à l'âme enivrée cet élan d'admiration du psalmiste : *Mirabilis in altis Dominus !*

Ah ! je me console en pensant, contrairement à je ne sais plus quel auteur, que l'amitié n'est pas un mirage des jeunes années qui ne résiste ni à l'absence, ni à l'opposition des intérêts, et qui ne charme notre vie qu'à l'époque où elle n'a pas besoin d'être charmée. J'aimerai à revoir ces lieux bénis, à venir respirer l'air du sol natal qui est toujours pur et frais et que l'âme ne reçoit jamais sans devenir plus forte et meilleure.

Une autre pensée me ranime. Là-bas, sur les rives du Saguenay, qui sera désormais ma patrie, s'élève une maison bénie, fondée par les sacrifices héroïques d'un apôtre, agrandie, perfectionnée par le talent, le courage et le dévouement de son successeur. Dans ces murs, je sais une jeunesse distinguée par son obéissance, sa piété et son amour pour le travail, des prêtres vénérables en qui brille l'esprit de sacrifice qui n'est égalé que par la science et la piété sacerdotales. Ceux-là me consoleront de tant de séparations douloureuses. Et au milieu des appréhensions que fait naître en mon cœur la grande responsabilité de ma charge pastorale, je me dis, en regardant cette vénérable institution : *Ure requiesce mecum ; hic habitabo quoniam elegi eam.*

Ma dernière consolation, c'est qu'il restera entre vous et moi le lien si doux de la prière. Pour moi, je n'oublirai pas de demander à Dieu qu'il conserve en vous son amour, l'ardeur au travail, afin d'ornez vos intelligences et vos cœurs et vous préparer à faire, dans l'avenir, l'honneur de la religion et de notre bien-aimée patrie.

Lettre de l'abbé H.-R. Casgrain

Rome, 6 avril, 1892.

Monsieur le Rédacteur,

Durant le séjour que nous avons fait à Rome en janvier dernier, les sujets de correspondance se sont tellement pressés que je n'ai pu vous entretenir d'une excursion pleine d'intérêt que nous avons faite à Tivoli. J'y reviens aujourd'hui.

Le 29 janvier, par un clair levé de soleil, nous prenions l'un des trains de chemin de fer qui se dirigent vers l'est. De Rome à Tivoli une dizaine de lieues ; une heure et demie de trajet. Un peu au-delà de Bagni, la route commence à monter. Elle entre dans les montagnes de la Sabine et circule, à mesure qu'elle s'élève, à travers ces fameux paysages qui faisaient les délices de l'aristocratie romaine et ont inspiré les générations des poètes. En approchant de Tivoli, vue fugitive des cascades et des magnifiques cyprès de la villa d'Este.

Quelques minutes de voiture jusqu'à l'hôtel où nous prenons un joyeux dîner, malgré les importunités des guides qui nous assiègent ; nous suivons celui d'entre-eux, d'ailleurs excellent, qui nous a accaparés à la descente du train.

Sur le bord d'un rocher qui domine le ravin où se précipite